

SÉBASTIEN FAURE

Autorité ou Liberté

~~~~~  
Prix : 10 Centimes  
~~~~~

En vente à Paris, aux bureaux de :

LA RÉVOLTE : 140, Rue Mouffetard.

LE PÈRE PEINARD : 4^{bis}, Rue d'Orsel.

1891

Autorité ou Liberté

I

Supposez deux personnes dans une même salle. L'une veut absolument que la porte soit fermée; l'autre veut non moins énergiquement que la porte soit ouverte. La discussion menace de s'éterniser et des paroles on va en venir aux coups, lorsque s'introduit un troisième personnage, qui, doucereusement, ne voulant se mettre à dos personne, ami de la chèvre et protecteur du chou, s'efforce d'amener la conciliation en proposant que la porte soit fermée sans l'être, ou qu'elle soit ouverte tout en étant fermée.

Que de gens, de nos jours, remplissent le rôle déjà un peu vieux jeu de ce troisième acteur!

Le premier, le réactionnaire, veut que la porte soit fermée, c'est-à-dire que l'Autorité règne : le second, l'anarchiste, exige que la porte soit ouverte, c'est-à-dire que la Liberté soit. Et le troisième, ne voulant *ni de l'autorité qui va jusqu'à l'oppression, ni de la liberté qui va jus-*

qu'à l'anarchie, propose un système mixte, un régime qui assurerait la compatibilité dans la pratique de ces deux choses qui, en droit comme en fait, s'excluent absolument.

En droit : car l'autorité ne se fractionne pas plus que ne se morcelle la liberté. Elle est toute entière avec ses conséquences, ou elle n'est pas du tout.

Impossible de concevoir une société basée sur l'autorité, sans que la dite autorité ne se manifeste par un système gouvernemental quelconque, lequel système entraîne logiquement une hiérarchie, dès lors des fonctionnaires, des assemblées et fatalement une police, une magistrature et des prisons.

Au sein d'une pareille organisation sociale, les uns ont le droit de commander et les autres le devoir d'obéir.

Enclins les premiers, à mésuser de leurs pouvoirs, les derniers sont incités à la désobéissance. Et pour étouffer la révolte, deux freins sont nécessairement mis en usage :

1° Les préjugés, soigneusement entretenus par les *classe-dirigeants* dans le cerveau des masses *dirigées* ; gouvernement, lois, patrie, famille, suffrage universel, etc., c'est le frein *moral*.

2^o Magistrats, policiers, gendarmes, soldats, garde-chiourmes, c'est le frein *matériel*.

Toute autorité qui ne s'appuierait pas sur cette double force, la seconde venant sanctionner la première, n'aurait plus sa raison d'être, puisqu'on pourrait, sans inconvénient comme sans danger, ne s'y pas soumettre.

La liberté, elle aussi, est intégrale ou n'existe pas.

Elle ne supporte ni lois, ni gouvernement. Elle ne s'accommode ni de policiers, ni de magistrats, ni de gardiens de prisons.

L'homme qui ne fait pas ce qu'il veut, rien que ce qui lui plaît et tout ce qui lui convient, n'est pas libre.

Cela ne se discute même pas.

En conséquence, on peut affirmer que, *en droit*, il est impossible d'admettre un système bâtard qui tiendrait à la fois du principe d'autorité et du principe de liberté. Il y a incompatibilité d'humeur entre pouvoir et anarchie qui ne sauraient, par ainsi, faire bon ménage.

Et l'histoire, c'est-à-dire la méthode expérimentale, vient, *en fait* corroborer cette affirmation.

Sans doute, l'autorité s'est considérablement modifiée dans le cours des siècles: dans l'antiquité, elle s'incarne en un guerrier dont la haute stature et la force musculaire en imposent à ceux qui l'entourent et c'est sa volonté, son caprice ou sa fantaisie qui fait loi.

Au moyen-âge, grâce à ce christianisme qui nous enseigne que Dieu étant le principe de toute autorité, les rois ne sont que ses *représentants* ou *délégués* sur la terre, c'est le droit divin qui triomphe, opprime, écrase.

Enfin, sous la poussée des connaissances scientifiques s'accumulant à travers les âges et sous l'effort de l'examen devenu *incompressible*, les trônes sont ébranlés, les couronnes tombent et le pouvoir, de personnel et responsable, devient irresponsable et anonyme. Le droit humain se substitue au droit divin. La force du nombre, force masquée de sophisme, force idiote, incohérente, irrationnelle, aveugle, remplace la force d'un seul. Le régime représentatif est fondé. Le suffrage universel est mis en vigueur; le peuple proclamé libre devient volontairement esclave; la loi cesse d'être forgée de la volonté d'un seul pour être fabriquée par cinq cents petits monarques.

Tout est débaptisé : les sergots s'appellent *gardiens de la paix*, les rois, *présidents de la République*, et les esclaves *citoyens*.

La servitude n'est plus seulement imposée ; de par le bulletin de vote, elle est librement consentie ; elle devient volontaire.

Résultat : des millions d'êtres humains continuent à être vexés, tracassés, poursuivis, condamnés, embastil-

lés, exploités, meurtris, spoliés, tout cela au nom d'une Loi qui a la prétention de quintessencier et assurer le Droit pour chacun et la Liberté pour tous.

En présence de constatations aussi décisives, n'est-on pas autorisé à conclure que, en droit comme en fait, *Autorité et Liberté* sont deux choses qui s'excommunient réciproquement, que l'une ou l'autre doit exister, mais qu'elles ne peuvent être simultanément ? que, partant, il faut se prononcer nettement pour l'une ou pour l'autre.

Ce point acquis, il nous reste à étudier :

1° De quel côté se manifestent actuellement les tendances des sociétés humaines. Si, abstraction faite de toute préférence personnelle, nous arrivons à dégager de la phase historique que nous traversons des tendances nettes, précises, formelles vers la liberté, il nous faudra conclure que l'évolution se produit dans ce sens et, par voie d'élimination progressive, condamne le principe d'autorité à disparaître.

Ce sera là la question de fait.

2° Quel est, au point de vue philosophique, le principe sur lequel doit reposer une société pour déterminer mathématiquement la plus grande somme de bonheur intellectuel et physique.

Ce sera là la question de droit.

Et si nous parvenons à prouver qu'autant les peuples se sont éloignés du bonheur en supportant l'autorité, autant ils s'en approcheront en pratiquant la liberté, il ne nous restera plus qu'à conclure, par une déduction irréfutable, que les principes comme les faits, la raison aussi bien que l'histoire nous poussent, à l'insu de bien des gens, que nous le voulions ou non, vers l'affirmation graduelle de la liberté, affirmation qui nous mène droit à l'anarchie.

II

Sans remonter le fleuve humain jusqu'à sa source, qui, du reste, échappe à nos investigations, il est facile de constater qu'il a pour point de départ l'Autorité et, de ci, comblant les ravins, de là, submergeant les montagnes, mais élargissant sans cesse son lit, il semble destiné à déverser ses eaux torrentielles dans l'Océan de la Liberté.

Mais il s'agit de graves problèmes, il faut donc être précis pour en trouver la solution.

Et d'abord, entendons-nous bien sur les mots :

La liberté n'est pas, comme beaucoup le pensent, le droit, mais *la faculté* de faire une chose.

Un sourd a le droit de percevoir les sons, mais il n'en a pas la faculté ; l'aveugle a le droit, mais a-t-il la possibilité de voir ? Il a le droit de se mouvoir le paralytique : hélas ! son état prive de leur jeu les organes de la locomotion.

Par contre, tout empêchement, obstacle, entrave ou difficulté apporté à *l'exercice* d'un droit est une servitude.

Il nous serait facile d'établir que, en raison directe de son degré d'ignorance, l'homme primitif a dû subir toutes les servitudes.

Servitude *matérielle*, parce que ayant à combattre, désarmé, les intempéries, les fléaux, les éléments, les maladies ; devant trouver dans la nature dont il ignorait les merveilleuses richesses la satisfaction de ses besoins, il s'est vu amoindri, dominé, vaincu à tout instant.

Servitude *morale*, parce que ne connaissant rien de la science, précieux privilège de nos siècles, ne comprenant rien aux phénomènes qui l'entouraient, n'ayant pas la moindre donnée sur les rapports et les forces naturelles, il devait être et a été le jouet des mystifications et des superstitions religieuses.

Servitude *sociale*, parce que la lutte de l'individu contre la nature indomptée développa ses tendances à la *combativité* et amena logiquement le triomphe des

mieux doués sous la protection desquels se réfugièrent les plus faibles. Les protecteurs se convertirent en maîtres et les protégés devinrent des esclaves.

Ce fut la tyrannie insaisissable, aveugle, de la nature, d'une part ; et, d'autre part, le despotisme féroce, implacable, des forts.

Alors comme aujourd'hui, cependant, l'être humain avait le droit de vivre, de se développer, de s'épanouir *mais les moyens lui faisaient défaut.*

Ceux-ci, c'est le développement graduel des races humaines, en un mot le progrès, qui les a mis à sa portée.

A ce point de vue, dont personne, que nous sachions, ne conteste l'exactitude, on peut dire que le principe de l'autorité se confond étroitement avec l'ignorance, tandis que le principe de liberté s'affirme insensiblement avec le savoir. On pourrait aisément déterminer une proportion mathématique qui se formulerait ainsi :

“ La servitude humaine est en raison directe de l'ignorance des peuples ; leur part d'émancipation ex. raison directe de leur savoir. ”

Cela posé comme il est de toute évidence que, chaque génération ayant hérité des connaissances acquises par les précédentes, l'histoire des peuples ne fait qu'enregistrer un élargissement progressif de l'horizon scien-

tifique, nous pouvons, nous appuyant sur cette inéluctable constatation, affirmer que la vie des sociétés humaines, à travers les mille incidents qui l'encombrent, se résume dans la lutte incessante de ces deux principes : *autorité* et *liberté*, et nous ajoutons que l'étude de cette vie nous découvre : d'une part, l'élimination progressive de l'autorité, d'autre part, le développement graduel de la liberté.

C'est donc bien dans le sens de l'affranchissement que s'est faite, au cours des âges, l'évolution humaine.

Est-il téméraire d'ajouter que l'élimination progressive de l'autorité nous mène à sa suppression complète, comme nous pousse à l'affirmation intégrale de la liberté, le développement graduel de celle-ci ?

Nous ne le croyons pas.

Mais ces tendances qu'accuse très nettement le passé, nous les retrouvons dans le présent, plus nettes, plus précises, plus indéniables encore.

Il importe ici de serrer notre démonstration.

A notre époque l'Autorité revêt deux formes principales : la forme politique, c'est l'État ; et la forme économique, c'est la Propriété individuelle.

Et, soit dit en passant, tandis que les socialistes *Étaticistes*, tout en reconnaissant la corrélation qui existe entre l'autorité gouvernementale et la propriété privée,

établissent une distinction marquée entre ces deux systèmes, les anarchistes déclarent que gouvernement et propriété ne sont que deux manifestations spéciales de l'Autorité. *Pour eux le gouvernement, c'est l'Autorité sur les personnes ; la propriété, c'est l'autorité sur les choses.*

Karl Marx a merveilleusement démontré que l'évolution, dans le domaine de la propriété, se produit dans le sens de la socialisation, c'est-à-dire du communisme qui aboutit à la négation du régime capitaliste.

Il établit d'abord historiquement qu'il a toujours existé entre la forme de travail et la forme d'appropriation un lien étroit, une filiation directe.

Au temps où le travail était *individuel*, il était logique, naturel, fatal même, que la propriété fût individuelle. Personnel était l'effort, personnel devait être le produit.

Le travail de chacun pouvant se distinguer aisément de celui des autres, le produit attribué à chacun pouvait être évalué très approximativement et conséquemment réparti d'une façon quasi-équitable.

Or, sous la poussée du machinisme, le travail perd de plus en plus son caractère primitif d'isolement pour revêtir un caractère de plus en plus collectif. La confection du moindre produit manufacturé exige les efforts com-

binés de plusieurs milliers de bras : en un mot la forme du travail se *désimpersonnalise* et tend à se socialiser.

Il n'en est pas autrement de la forme d'appropriation : les sociétés anonymes et les syndicats financiers se substituent insensiblement aux propriétaires isolés dont la fortune serait impuissante à acquérir et mettre en œuvre le formidable outillage que nécessite la grande industrie,

La fortune se *désindividualise* et revêt un caractère de plus en plus commun.

Actionnaires et obligataires constituent une série de collectivités restreintes, manifestation éloquente des tendances de notre époque vers l'association universelle c'est-à-dire vers la socialisation de la propriété qui est la base et la condition *sine qua non* de l'association de tous les producteurs.

Voilà qui est parfaitement exact ; et ce qu'a dit Marx de l'autorité économique ou propriété, nous le dirons de l'autorité politique ou État.

Jadis le pouvoir était personnel, absolu.

Sous l'effort des nouvelles tendances économiques favorisant l'épanouissement de la pensée et grâce au rayonnement des sciences appliquées à toutes les branches de l'activité humaine, le gouvernement représentatif s'est imposé.

Le pouvoir est devenu la propriété d'un certain nombre d'actionnaires et obligataires qu'on appelle conseillers municipaux et généraux, députés et sénateurs.

Sénat, Chambre des députés, conseils généraux et municipaux, autant de syndicats et sociétés anonymes ayant pour objet l'exploitation de l'autorité *politique* au sein de la commune, du département, de la nation.

Le pouvoir se *désindividualise* de plus en plus; chaque jour augmente le nombre de ceux qui sont appelés à y participer. Il tend, comme la propriété, à se *socialiser*.

Cela est indéniable, et de même qu'en ce qui concerne l'autorité économique, c'est-à-dire la propriété, ce mouvement entraîne irrésistiblement les sociétés capitalistes vers l'application de la formule communiste : *Tout est à tous*, laquelle est la négation absolue de *l'autorité sur les choses*; de même ces tendances, en ce qui touche l'autorité politique, nous poussent à l'application de la formule libertaire « plus de gouvernement, plus d'état; l'homme libre dans l'humanité libre », formule qui est la négation radicale de *l'autorité sur les personnes*.

Est-il utile que, pour rendre complète cette démonstration déjà trop longue, nous mettions en lumière les progrès de la mentalité humaine se soustrayant de plus en plus aux tyrannies religieuses, aux despotismes litté-

raires et artistiques, aux servitudes intellectuelles qu'engendre l'ignorance?

Ce rayonnement de la pensée, perçant l'obscurantisme, jetant dans les ténèbres du non-savoir des phosphorescences d'abord, des lueurs ensuite, enfin des radieuses clartés, chaque siècle l'a graduellement affirmé.

Les aspirations libertaires, de vagues, d'indéterminées qu'elles étaient naguère encore, se précisent et se formulent d'une façon chaque jour plus nette. Liberté! Liberté!! Liberté!!! tel est le cri qui retentit et se répercute de plus en plus distinctement à travers les âges.

Et notre fin de siècle après avoir assisté à la conquête par l'homme des éléments qui jadis le dominaient, donne le jour à une phalange de jeunes littérateurs, artistes, poètes et penseurs dont la robustesse vigoureuse finira par avoir raison des formules mensongères, des fausses doctrines, des méthodes inexactes, des procédés irrationnels.

C'est la sève qui monte, douée d'une étonnante fécondité; c'est la jeune humanité qui, débarrassée des voiles dont l'ignorance avait bandé ses yeux, se penche, studieuse et tourmentée sur le grand livre de la Nature, pour y apprendre que tout est forces, rapports, mouvements, vibrations; que nous sommes irrésistiblement

poussés vers un éternel *devenir* ; que le temps de la servitude est passé et que voici poindre l'aurore radieuse de l'émancipation intégrale.

III

Ainsi, il est entendu qu'une organisation sociale doit reposer sur le principe de la Liberté ou celui de l'Autorité, mais qu'il est radicalement impossible qu'elle relève des deux principes à la fois.

Il est également établi que l'évolution se produit indiscutablement dans le sens de la Liberté pour aboutir à l'affranchissement intégral.

Il nous reste à examiner sur quelle base, *doit* être assise une société pour que ses membres jouissent du bonheur.

Le bonheur ! N'est-ce pas le but incessant des moindres mouvements humains ?

Penser, boire, manger, dormir, se mouvoir, lutter, haïr, aimer, les mille manifestations de la vie ont pour point de départ la fuite d'une souffrance ou la recherche d'un plaisir, elles émanent d'un appétit qui se fait jour, et le bonheur, à travers les formes multiples qu'il revêt, n'est pas ailleurs que dans la satisfaction d'un besoin que ressent notre « moi ».

Pour mes yeux, le plaisir est de contempler un attrayant spectacle; pour mes oreilles, d'entendre une suave harmonie; pour mes narines, de respirer un subtil et délicat parfum; pour mon palais altéré, de boire une froide liqueur; pour mon estomac en appétit, d'absorber des aliments sains et bien préparés; pour mes membres gourds de fatigue, de goûter un repos réparateur; pour mon intellect, de saisir une idée, de l'examiner sous toutes ses faces; pour mon cerveau, de coordonner les idées, les classer, les sérier et en former un faisceau qui constitue une pensée, une opinion, une doctrine; pour mon imagination, de vagabonder dans le rêve en évoquant la sensation de la réalité; pour mon cœur épris d'affectuosité, de suivre mes affinités instinctives ou mes inclinations naturelles.

Et cette matière organisée que je suis, douée de chaleur, d'électricité, de mouvement, n'éprouve des sensations de bien-être que lorsque chaque molécule se meut à son aise dans le sens qui lui est propre, lorsque chaque parcelle de mon être exerce librement la fonction pour laquelle elle est structurée.

La joie de vivre est là, pas ailleurs. Tout le reste n'est que macération de la chair ou de l'esprit et par conséquent souffrance physique ou douleur morale.

Cela est tellement vrai que si à une créature ayant

faim, soif ou sommeil, j'interdis le boire, le manger ou le dormir, si je condamne à l'immobilité un homme désireux de se mouvoir, ce dernier est, à juste titre, considéré comme une victime et moi, je suis avec raison, traité de bourreau.

Victime cet être humain, parce qu'il est empêché de faire ce qui lui plaît; victime, parce que la volonté d'un autre se substitue à la sienne; victime en un mot, c'est-à-dire malheureux, parce qu'il est esclave.

Bonheur et liberté sont en quelque sorte synonymes, puisque pour être heureux il est indispensable et il suffit d'être libre.

Il est de toute évidence que l'individu étant antérieur à la société, — car celle-ci est le nombre et celui-là l'unité — le bonheur social ou collectif sera mathématiquement déterminé par le bonheur individuel; et, pour que la joie rayonne au sein d'une collectivité humaine, il faut qu'elle s'épanouisse en chaque personnalité.

Les humains ne se sont du reste agglomérés et constitués en société que poussés par le besoin de combattre les fléaux naturels, de s'unir pour produire mieux et plus vite, de pratiquer cette tendance invincible à la sociabilité qui est le point de départ de toute aggrégation, en un mot pour tirer avantage de cette association.

Donc, normal, rationnel est un organisme social, au sein duquel, loin de s'amoindrir et de se sacrifier, l'être humain se développe et intensifie son bonheur.

Illogique, au contraire, incohérente, criminelle, une organisation qui, à tout instant, fait pièce au bonheur de ses membres, et diminue leur part de félicité.

En sorte que, notre esprit pourrait-il concevoir une liberté illimitée, (si tant est que quelque chose puisse être absolu), on pourrait également concevoir un bonheur sans limite.

Je ne veux point approfondir ici la question de savoir si « l'homme est, en vertu d'une destinée particulière et mystérieuse, appelé au parfait bonheur ». Il me suffit de constater, par la connaissance des faits, qu'il le poursuit depuis son premier jusqu'à son dernier jour, que toutes ses facultés le recherchent, que tous ses muscles s'y emploient, que toutes ses aspirations y tendent.

Et je condamne sans appel ces monstrueuses institutions qui le guettent dès son berceau, l'accompagnent dans le cours de son existence et ne le quittent qu'avec son dernier soupir exhalé, ne lui laissant presque jamais la volupté de vivre comme il lui plaît.

Qu'elles soient maudites ces lois, qu'ils soient exécrés ces usages, qu'ils soient abhorrés ces règlements qui

ligottent l'*enfant* dans les langes de la famille; enferment l'*a dolescent* entre les murs d'une prison scolaire; jettent le *jeune homme* dans la chiourme déshonorante de la caserne, étouffant ainsi les exhubérantes vigueurs de son indépendante jeunesse; emprisonnent l'*homme mûr*, dans un *atelier-baigne*, et condamnent le *vieillard* à tendre la main s'il est un volé, et, s'il est un voleur, à mourir mille fois de l'impatience que manifestent ses proches d'entendre un grave notaire déclarer ouverte sa succession.

Vous êtes des criminels, vous qui voulez codifier, réprimer, punir, limiter les besoins, régler les appétits, soumettre les volontés, émasculer les énergies!

Conquérants, monarques, pontifes, pasteurs des peuples, prêtres, législateurs, diplomates, magistrats, vous tous qui, à un titre quelconque, avez fait de l'humanité une bande d'esclaves, vous qui avez appris à courber la tête à cet homme que la nature a fait pour, debout, contempler les astres, sous quel jour nouveau vous devez apparaître.

Allez, bienfaiteurs de l'espèce humaine, vous n'êtes qu'un ramassis de coquins et de bourreaux!

En vain l'on fouille dans l'histoire, en vain l'on parcourt la terre, pas une cité, pas un village, pas un hameau, pas un coin de la planète qui nous offre le

réjouissant spectacle du bonheur.

Mais aussi, où est la liberté? Vous l'avez chassée de partout; vous avez tout asservi.

Jetant dans le fiel de leur amertume la douceur des espérances posthumes, cherchant dans la croyance à une félicité éternelle l'apaisement de leurs tortures; se réfugiant, meurtries, sanglantes, désolées, dans les consolations extra-terrestres; supportant les fatigues douloureuses d'une marche à travers le désert, dans l'espoir d'une oasis réconfortante, des centaines de générations se sont résignées.

Mais celle d'aujourd'hui fait justice de cette abominable duperie: les joies, les voluptés, les douceurs, les félicités, le paradis, elle les veut sans plus tarder, et l'esprit d'indiscipline se substitue insensiblement à l'esprit de soumission.

Les ignorants prennent conscience de leurs droits, les esclaves relèvent la tête, le respect des maîtres s'en va; les lois, qui violent les droits imprescriptibles de la nature sont violées à leur tour; les troupeaux humains parqués dans les limites étroites des frontières qu'a tracées le sabre des conquérants, renversent les fragiles barrières destinées à les séparer.

Le volcan de la révolte fait monter dans l'espace des fumées symptomatiques; des secousses de plus en plus

violentes, des tressaillements de plus en plus rapprochés annoncent la crise.

Que l'immense cratère s'ouvre ! Qu'éclate la grandiose éruption et que la lave purificatrice et vengeresse ensevelisse dans un gigantesque lincueil de feu les églises, les casernes, les prisons, les palais des gouverneurs, les châteaux des rois, les monuments où conspirent les fabricants de lois, où tuent les assassins de la magistrature.

Oui, quand on songe aux crimes, aux turpitudes, aux lâchetés, aux attentats que, comme l'arbre porte son fruit, enfantent les systèmes sociaux basés sur l'Atorité, et lorsqu'on a la vision du bien-être, des loisirs, des joies que contient dans ses flancs la pratique de la Liberté, on est tenté de s'écrier :

« Que tout disparaisse, que tout soit anéanti ! Qu'il
« ne reste ni trace ni vestige de tout ce qui peut rappeler à l'humanité affranchie un *hier* de honte, de misère, d'avilissement. Plus s'amoncelleront les décom-
« bres, moins il subsistera de ces horreurs ! Et que, sur
« les ruines fumantes d'un monde qu'auront emporté
« les saines colères et les haines libératrices, s'élève une
« société faite de paix et d'amour ! »

Cette humanité renaitra comme renaît la nature au printemps. Elle plongera ses mains aussi habiles qu'a-

vides dans les entrailles inépuisables de la terre, et en retirera des richesses infinies; elle approchera ses lèvres gourmandes des sources jaillissantes du savoir et s'y abreuvera à long traits; les efforts coalisés auront raison des dernières résistances de la matière, arracheront à celle-ci ses plus intimes secrets; et ayant vaincu les éléments, utilisant les forces naturelles, s'étant débarrassés des maîtres, ayant anéanti les codes et aboli la répression, remplaçant l' « horrible lutte pour la vie » par le « fécond accord pour l'existence, » les hommes s'entr'aimeront sans effort, parce qu'ils n'auront plus aucune raison de s'en vouloir, et à la haine succèdera l'amour.

Cette harmonie univiverselle naîtra spontanément du libre jeu de l'organisme des sociétés futures : *les affinités*.

Heureux temps; ce sera l'*An-archie* !

LA RÉVOLTE

Organe communiste-anarchiste, 10 cent. le N^o, paraissant tous les samedis avec un supplément littéraire, 140, rue Mouffetard à Paris. Abonnements : un an, 6 fr.; 6 mois, 3 fr.; 3 mois, 1 fr. 50.

LE PÈRE PEINARD

Réflex hebdomadaires d'un gniaff, 4^{bis}, rue d'Orsel à Paris, 10 cent. le N^o. Abonnements : un an, 6 fr.; 6 mois, 3 fr.; 3 mois, 1 fr. 50.

L'ENDEHORS.

Hebdomadaire, 12, rue Bochart de Saron à Paris, 10 cent. le N^o. Abonnements : un an, 6 fr.